

éparpillés que les autres. C'était le carnaval, le carnaval de Buenos Ayres. Il dura trois jours.

« Je vis s'enfuir, devant moi, une jeune femme, étrange comme moi, sans doute, à la ville et à ses mœurs, dont la toilette magnifique était absolument perdue. De toutes les portes devant lesquelles elle passait sortaient des jeunes gens, avec de petites seringues de verre, pleines d'eau de senteur, dont ils l'aspergeaient, le plus galamment du monde : — galanterie qui dut coûter à celle qui en était l'objet deux ou trois mille francs, en robe, mantelet et dentelles.

« J'étais furieux, exaspéré, mais que faire ?

« Je ne pouvais chercher querelle à ces femmes, qui riaient en m'inondant du haut de leurs terrasses. J'étais ridicule, trompé... Je battis en retraite, et regagnai, en courant, la fonda que j'avais quittée une demi-heure plus tôt !

« Je comprenais maintenant les rires des gauchos et le souflet moqueur de la petite servante, me soufflant à l'oreille :

— Bien du plaisir !

« Mon arrivée fut saluée par une bordée de plaisanteries et d'applaudissements.

— Tu connais le carnaval, à présent, amigo ? me dit l'un d'eux.

— O'est idiot ! répliquai-je.

— Pour ceux qu'on asperges, mais non pour ceux qui aspergent. Monte avec nous sur la terrasse. Tu verras fonctionner les señoritas et tu te feras du bon sang !

« Ce gargon avait raison. Je me changeai, me séchai de mon mieux ; et pendant toute la journée, je pris part à ce divertissement, qui m'amusa autant comme acteur, qu'il m'avait déplié comme victime. Nous buvions de la caña et du vin de Catalogne.

« A huit heures du soir, tout cesse, et la circulation redevient possible. On me proposa le théâtre... j'acceptai... et vous savez qui j'y reconnus !

— Cette journée de plaisir, reprit-il avec effort, mais un peu calmé par le récit qui l'avait arraché pour un instant à l'horreur de ses impressions, devait être suivie de la nuit la plus épouvantable de toute mon existence !

## XVII

### OU LE MARI FAIT LE MÉTIER D'AMOUREUX

Le marquis passa la main sur son front, et resta plongé, pendant plusieurs minutes, dans un silence tragique.

Où eût dit qu'il renouait à la suite de son récit, ou qu'il ne se sentait pas le courage de rapporter les événements qu'il lui restait à raconter.

Ce fut Ouchillo, cette fois, qui prit la parole ; et, s'adressant à Paul de Kandos, il lui dit, d'une voix brève et sèche, dont il s'efforçait de contenir le tremblement :

— Eh bien ! monsieur, nous attendons la suite.

De Kandos tressaillit.

— La suite, répéta-t-il. La suite... oui... il le faut. Je m'exécuterai.

« Ah ! Clermont, dit-il en se retournant vers celui qui l'avait lancé dans la vie, vous ne devinez jamais le mal que vous me faites, en me contraignant à relater ces scènes affreuses... Mais, puisque vous savez tout, puisque vous m'avez accusé, je dois, oui je dois dire ce qui s'est passé, exactement.

Son visage changea brusquement, reprit l'expression farouche qu'il avait eue déjà plusieurs fois, au souvenir des faits accomplis par lui, et il s'écria avec violence :

— Écoutez donc ! Le spectacle venait de finir. Je m'étais élané dehors, afin de gagner la porte par laquelle sortent les artistes et d'acoster ou de suivre Mariquita. Mes idées n'étaient pas bien nettes : j'obéissais à un instinct irrésistible.

« Mais qu'elle qu'elle fut ma précipitation, quand j'arrivai à cette porte, il y avait déjà une foule nombreuse et aimée qui m'en interdisait l'approche.

« Tous les admirateurs de la Marquesa avaient eu la même idée ; tous s'étaient rassemblés, là, pour la voir, une dernière fois, pour lui faire une dernière ovation.

« J'attendis une bonne demi-heure, rongé par mon froin, me disant :

— La foule s'ouvrira pour la laisser passer, et, alors je pourrai la suivre ; car j'ignorais où elle demeurerait, et, je ne sais quel sentiment m'empêchait de m'en informer. Il me semblait que, si je prononçais son nom, tout le monde devinerait, comprendrait, que j'étais son mari. Et cette idée m'humiliait et me bouleversait.

Enfin, la foule s'agitait, de grands cris éclatèrent, je fus brusquement refoulé en arrière, et j'entrevis, comme un éclair, une vague forme de femme, qui montait dans une voiture, stationnant près de la sortie, et que je n'avais pas aperçue.

« Je voulus me rapprocher, m'élançai près de cette voiture. Une violente ondulation de la foule me rejeta au loin, et le carrosse passa devant moi, au triple galop, pendant que quelques fanatiques l'accompagnaient, en courant et en criant :

— Vivé la Mariquita !

« La surprise et la déception me clouèrent d'abord sur place. Quand je revins à moi, ma femme était déjà hors de portée de la vue. J'eus un mouvement de rage qui me rendit toute mon audace ; et, me retournant vers un individu qui se trouvait à mes côtés :

— Où demeure la prima donna ? lui demandai-je.

— « Calle Libertad, treizième Cuadra » \* me répondit-il. La maison est facile à reconnaître ; c'est la seule qui soit construite sur ce modèle, dans tout Buenos-Ayres.

« Je me fis indiquer le plus clairement possible, où se trouvait la « calle Libertad, » et je me lançai dans sa direction, dès que je me crus renseigné.

« Une fois parvenu dans cette rue, je la remontai plus lentement. Il était tard ; une heure du matin environ. Je ne connaissais pas la ville, et je devais regarder soigneusement toutes les maisons, pour distinguer celle qu'habitait la prima donna.

« Au bout d'un quart d'heure de marche, je m'arrêtai brusquement. J'étais arrivé.

« Sur ma gauche, je distinguais une sorte de petit chalet suisse, c'est-à-dire une maison toute en bois ; luxe absolument princier, dans ce pays où un palais de marbre coûte moins cher ; avec balcon de bois découpé, au premier étage, car le chalet avait un étage, ce qui achève de le distinguer des autres maisons, qui n'ont qu'un rez-de-chaussée avec toit plat formant terrasse au dessus.

« Les fenêtres du bas étaient protégées par de forts barreaux comme partout ici, et, à droite de la porte d'entrée, ouverte dans

\* Rue de la Liberté. La ville de Buenos-Ayres est bâtie comme un damier. Toutes les rues, également larges, se coupent à angles droits, à égale distance. Le carré formé par la rencontre de deux rues s'appelle une « cuadra, » et c'est en comptant le nombre de ces « cuadras » qu'on indique la situation d'une maison, dans telle ou telle rue.